

## Dans le garage

Jean-Pierre April

---

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78871ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

April, J.-P. (2015). Dans le garage. *Moebius*, (146), 9–22.

## JEAN-PIERRE APRIL

### *Dans le garage*

*Drummondville, 1993*

On me dit que j'ai dix ans. Je suis haut comme ça et j'ai les cheveux blonds, surtout en été au soleil. Mes yeux, je les vois pas, mais je sais qu'ils sont bleus. Quand je souris, j'ai des fossettes dans les joues et les madames trouvent ça mignon. Je souris souvent, quand il y a des madames.

Mon nom, c'est Bruno. Mais on m'appelle Ti-No. Dans le temps que j'étais bébé, quand on me demandait mon nom, je disais Ti-No parce que c'était plus facile à prononcer que Bruno. Maintenant que je suis grand, je dis les deux facilement, mais je préfère toujours Ti-No. Et quand on me demande ce que je préfère le plus au monde, je dis que c'est mon père, Fernand Gamache. Papa, y a rien à son éprouve, il est capable de tout faire.

Peut-être que je l'aime beaucoup parce qu'il me manque beaucoup. Avec lui, c'est pas souvent le bon temps. Mon père, c'est plus tard. Et plus tard, c'est trop tard.

Ma mère aussi, elle voudrait qu'il soit là plus souvent. Pour faire le boss dans la cabane. Parce qu'elle peut pas être un boss vu que c'est une femme. Ses cris, ses claques, ses menaces de pénitence et de retenues et de mauvais sort épouvantable, ça marche jamais longtemps. Au bout du rouleau, la langue à terre, elle finit par hurler son fameux «Attends que ton père revienne à maison, mon ti nono. Tu vas y goûter!»

Avec papa, ça goûte ben meilleur. Il est important, lui; il a pas le temps de niaiser avec des chicanes entre une bonne femme et un titenfant. Mais il trouve un peu

de temps pour s'amuser avec moi. Il me fait monter sur son dos et il galope dans la cuisine comme un cheval à la télévision. Il est si gentil, mon père. Le seul problème, c'est juste qu'il doit s'absenter longtemps pour travailler chez monsieur Cusson. Il travaille fort, papa; c'est un homme, un vrai!

Monsieur Cusson, il est encore plus vrai: c'est lui qui a le presque plus gros magasin de Drummondville. Alors, lui, il vit dans la richesse. Et mon père met un pied dedans. Papa m'a dit qu'il est son homme à tout faire. Moi, je suis impressionné: je savais pas que mon père pouvait tout faire. Tout! Y a pas à dire, c'est pas mal complet.

Aujourd'hui, je m'ennuie. Je suis allongé sur le plancher de la cuisine devant ma grande sœur. Elle se demande si je vais m'en sortir sur deux jambes. Cette fois encore, elle est infirmière et je suis son malade, en très mauvais état. Manon veut bien jouer avec moi, pourvu que je joue son jeu. Je dois même me lamenter, mais pas trop fort. Ça lui fait vraiment plaisir quand je suis entre la vie et la mort. Il faut avoir confiance dans son savoir-faire, elle réussit toujours à sauver ses patients, c'est ce qu'elle dit à tout coup, pour me rassurer.

Moi, je me dis que c'est pas un vrai jeu: c'est trop compliqué et pas très amusant. Que voulez-vous: ma sœur est une fille.

Garde Gamache fait comme si c'était un miracle que je sois encore vivant. Elle a tout plein de nervosité dans ses paroles:

— Vous avez eu un terrible accident d'auto. Votre jambe droite est toute écrapoutie. Heureusement que je suis là.

C'est bien là le malheur. Si elle était pas là, je l'aurais pas eu, cet accident «terrible». Enfin, j'accepte mon état: c'est quand même mieux que la mort. Pendant que garde Gamache prépare pansements et médicaments en fouillant dans la pharmacie, je suis distrait par mon père et ma mère qui se parlent à voix basse, comme s'il y avait un gros malheur entre les deux.

Ma mère a une blessure dans la voix. Le son est fêlé, au bord de s'éteindre. Au lieu de crier comme d'habitude, elle se fâche les lèvres serrées, en chuchotant. Comme si

c'était une colère tellement mauvaise qu'elle en a honte et qu'elle cherche à la cacher. Ou peut-être que c'est une colère énorme, qui lui reste coincée dans la poitrine.

Ma mère est offusquée. Mon père lui aurait-il poussé une menterie de trop? Une plus grosse que toutes les autres? Trop grosse pour être avalée? Ça doit être pas mal intéressant! Je tends l'oreille tout en obéissant à ma sœur qui m'ordonne de m'allonger moi-même sur la civière. En fait, c'est juste une nappe, même pas d'oreiller. Et là, malheur! garde Gamache m'annonce que ma jambe gauche est cassée à plusieurs endroits (Non, Manon: c'est la droite!). Une intervention rapide sera nécessaire. Je dois prendre des somnifères, ça presse. Pendant que ma sœur prépare la salle d'opération en disposant des instruments de chirurgie près de la nappe (des ustensiles de cuisine, ça promet!), je fais semblant de dormir et j'en profite pour écouter ma mère. Elle monte le ton, c'est plus fort qu'elle.

Il est question d'argent. D'argent qu'ils ont pas, et que le boss doit à papa. Mais le boss en a pas non plus. En tout cas, pas assez, pas dans le moment. Mon père dit que son boss a l'air plus gros qu'il paraît. Il a surtout de grosses dettes. Mais il paraît que c'est nécessaire de s'endetter un temps pour s'enrichir longtemps. Enfin, j'y comprends pas grand-chose, et à les voir se disputer, je pense qu'ils sont pas plus avancés.

Ma mère ouvre la bouche comme si elle allait manquer d'air. Comme si elle sortait la tête de l'eau. Ce qu'elle crie tout bas, on dirait qu'elle le vomit:

— OK, OK, Fernand Gamache. Ton boss peut pas toute te payer tout de suite, mais il peut au moins t'avancer une plus grosse partie du salaire qu'il te doit. C'est pas ça qui va le mettre dans la rue! Si tu vas pas réclamer ta part aujourd'hui même, c'est moi qui vas aller lui parler, à ton crisse de Cusson.

Le «crisse», c'est quand elle est fâchée au max. Y a juste ça qui fait effet sur papa.

Comme c'est dimanche, le boss doit être à la maison. Mon père lui téléphone en s'isolant dans le salon, la porte fermée, à l'abri des grandes oreilles de ma mère. Ma sœur chantonne en réparant mes blessures. Là, elle est devenue

médecin, mais elle s'y prend d'une curieuse façon, il me semble. Elle me confectionne un plâtre avec des linges à vaisselle qu'elle m'enroule autour de la jambe. (C'est vraiment la gauche, qu'elle a décidé.)

Après son coup de fil, mon père reparait dans la cuisine. On dirait un homme neuf, devenu tout léger, presque reluisant. Comme une vedette de la télé! Il a ses yeux rieurs et son grand sourire d'enjôleur. Sûr, il en a une bonne à raconter. Comme toujours, ma mère est vite sous le charme. Elle est peut-être consciente que son grand Fernand l'hypnotise, mais elle peut pas résister. Des fois, je me dis qu'elle le veut surtout pas. Les menteries de Fernand sont bien plus intéressantes que ses agissements. Ses mots font rêver comme des numéros de loto.

Avec papa, et un peu de bonne volonté, tout s'arrange. Son boss doit quitter la maison à l'instant, mais il va remettre de l'argent à sa jeune fille. Assez de cash pour faire l'épicerie. Et pour passer à la boucherie. Et même plus!

— Pis si on achète pas trop de bœuf haché, on pourra payer des nouveaux souliers à Ti-No, qu'il mentionne tout bonnement, avec un clin d'œil étincelant dans ma direction. Tu sais, les runnings qui ont deux bandes rouges sur le côté. Avec ça, on court ben plus vite!

Du coup, ma jambe semble guérie. Ma mère aussi paraît soulagée, en partie. Elle marmonne quelque chose, presque souriante, malgré elle.

Mon père met sa belle casquette des fins de semaine et sa veste à carreaux. On dirait un monsieur important. Il a l'air un peu trop content au goût de ma mère. Trop suspect. Au moment où il va sortir, elle retrouve sa voix des grands jours d'orage:

— Wo! Attends un peu, Fernand. Amène Ti-No avec toi. Tu le vois pas assez souvent, ton tit-homme. Y a des choses qu'il doit savoir sur les activités de son père.

Je saisis pas le message. Mais mon père réplique pas, comme s'il comprenait trop bien.

Plus par obligation que par plaisir, il me fait un signe de tête. J'enlève mon plâtre, je dis à ma sœur que je le remettrai en revenant, puis j'enfile mon chandail des Canadiens (numéro 4) et je pars avec papa, tout fier mais, sans comprendre pourquoi, tout aussi penaud.

\*\*\*

Le boss de papa reste dans une belle rue de riches, près de la Celanese. Papa et moi, on y va à pied. Papa voulait pas y aller en auto. Je me demande bien pourquoi.

Pour éviter de parler, papa siffle. Il fausse beaucoup et ça me rend triste. Je suis plutôt pensif. Qu'est-ce que je fais là, tout près de lui et si loin de ses pensées, comme un petit chien blessé qu'on endure par pitié? Ma mère m'aurait-elle envoyé en mission de surveillance? Pour que je voie tout cet argent qui serait remis à mon père? Pour qu'il en garde pas une partie cachée, juste pour lui? Ou peut-être qu'elle a d'autres soupçons en tête. Elle a autant d'imagination dans ses peurs que mon père dans ses menteries.

Le boss demeure dans une grosse maison en briques rousses, à l'ombre des grands érables qui bordent la rue. Dans la cour, un garage double à côté du jardin, une pelouse très verte et une terrasse en planches d'épinette, avec une jeune fille assise tout au bord.

Elle attendait papa. Mais elle s'attendait pas à moi.

Elle sourit à papa; elle me regarde pas. Il faut dire que c'est une grande fille, avec un début de bosses sur la poitrine, et moi je suis rien qu'un Ti-No qui doit pas regarder les boules des filles.

Papa s'approche et reste planté devant elle. Il la regarde comme il faut, sans sourciller du tout. Il mâche sa gomme au ralenti. On dirait un cowboy. Sa voix est grave, comme dans un film.

La jolie Mélanie est tout en sourires et en gloussements. Elle se balance d'une fesse sur l'autre, ses cheveux dorés ondulent au soleil, elle fait bouger ses cuisses qu'on voit toutes sorties de sa jupette.

Moi, je colle mon papa, comme si je sentais peser une menace sur lui. J'ai la tête à la hauteur de son ventre, devant la poitrine de Mélanie. Dans son décolleté, je vois très bien ses petits seins nus. Quand elle rit, ils tremblotent. Comme s'ils avaient envie de rire, eux aussi.

Mon père et la fille bavardent comme s'ils s'apercevaient de rien. Comme si ces seins-là étaient pas là. Ils se disent des niaiseries et ça les fait rigoler et ça fait frémir les seins de Mélanie. Moi aussi, je frémis quelque part. La

jeune fille fait comme si elle était une vraie femme, et mon père devient nono comme un enfant. Tous les deux, ils m'oublient, et moi, j'ai l'impression d'être de trop.

J'ai hâte de retourner à la maison. Mais quand donc vont-ils parler d'argent? Je donne des coups de coude à mon père. Il finit par me demander ce que j'ai à bougonner.

— As-tu oublié, papa: ta paye, la fille de monsieur Cusson doit te la remettre, non?

Mon père éclate de rire, pas déstabilisé, rien.

— T'as pas écouté ce qu'on disait, mon Ti-No? Le père de Mélanie a été retardé, mais il va passer à la banque et il sera de retour dans une heure. Peut-être deux.

La fille trouve ça pas mal drôle. Je suis sans doute un Ti-No mais pas un nono: ça sent la menterie à plein nez. Puis Mélanie me jette un coup d'œil méprisant, comme si j'étais un petit pitou perdu. (Un épagueul. Les épagueuls, c'est les plus piteux quand ils sont abandonnés.)

Deux heures à poireauter avec une niaiseuse et un beau parleur? Pas possible! Je m'embête déjà. Je tarde pas à le signaler à mon père. Il paraît bien désolé; un peu trop facilement, d'ailleurs. Il me dit que je suis pas obligé de m'ennuyer ici et que j'ai rien qu'à retourner tout seul à la maison. Comme un grand garçon.

Son sourire me fait souffrir. Mais je reste là. Avec mon papa.

La fille me lance des regards qui tuent. Moi, j'esquive; je regarde à côté, comme s'il y avait quelque chose d'intéressant quelque part par là. Puis, Mélanie et lui, ils se parlent de moins en moins. Ils perdent leur entrain. Bientôt, il se passe plus rien.

J'entends un chien qui jappe au loin. Je me demande si c'est un petit chien perdu. Encore plus perdu que moi?

Soudain, la Mélanie prend la main de mon père et elle l'entraîne vers la porte de côté du garage. Elle dit qu'elle a quelque chose à lui montrer, à l'intérieur du garage. Avant d'ouvrir la porte, elle se tourne vers moi avec une vilaine grimace de dégoût:

— Ça te regarde pas, mon ti-gars. T'es trop jeune pour voir ça.

Elle oblige mon père à se pencher pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Il grimace un peu, hésite à réagir;

ça semble compliqué. Puis elle disparaît dans le garage. Avant de la suivre, papa me regarde d'un air embêté. Il a une sorte de demi-sourire, plutôt triste, mais sa grosse voix d'homme me fait du bien :

— Rentre à la maison, mon grand garçon. On se reprendra une autre fois. Le boss m'a laissé de l'ouvrage dans le garage. Je dois faire le changement d'huile de sa Buick.

Il me lance un clin d'œil avant de refermer la porte derrière lui.

Qu'est-ce que ça veut dire, ce clin d'œil ?

J'attends un peu. Longtemps. Puis je me rends compte que je sais pas ce que j'attends.

Finalement, je m'en vais.

\*\*\*

Pour retourner à la maison, je veux emprunter le sentier qui passe par un terrain vague derrière le garage des Cusson. Un raccourci. Avant de m'éloigner, j'entends des gémissements en provenance du garage. Je reconnais la voix de Mélanie, mais différente, comme si le son provenait du plus profond de ses entrailles. Elle souffre, ou elle a du plaisir, ou les deux en même temps.

Je pense aussitôt à la fois où j'ai vu mes parents tout nus en train de s'agiter dans le lit. J'aurais jamais cru que mon père allait s'agiter comme ça avec une autre, surtout pas avec une fille qui est à peine plus vieille que ma sœur. Mais c'est peut-être mon imagination qui trotte. Peut-être que Mélanie et mon père font quelque chose de plaisant qui demande de grands efforts. Peut-être que j'invente ça parce que j'ai peur. Peut-être que...

Le cœur tout énervé, je reviens sur mes pas. La porte du garage est verrouillée. Je remarque une fenêtre sur un côté du bâtiment. Je vais vite regarder à l'intérieur. Même si la vitre est crasseuse et que la lumière est faible, je crois apercevoir des formes humaines qui bougent dans la Buick. Des corps à demi nus, ondulant, qui se forment et déforment comme de la glue, ou de la boue, ou du mercure, ou... ?

Qu'est-ce qui m'arrive ? Un coup de fièvre ? Est-ce que je deviens fou ?



Mais non ! Je comprends vite qu'il s'agit plutôt de reflets sur le pare-brise de la Buick. Mon regard s'ajuste, je distingue deux silhouettes, secouées. Papa, le pantalon aux chevilles, donne des coups de bassin entre les jambes ouvertes de Mélanie. Dans la courbure du pare-brise, leurs reflets en mouvement prennent des formes fantastiques et ridicules. Mais je ne ris pas.

Je sens un choc quelque part dans ma poitrine. J'ai pas une goutte d'énergie dans les jambes. Plus rien dans le cerveau. Pourtant, j'ai la tête si lourde. Je vais m'étendre à plat ventre sur la terrasse et je pleurniche comme un petit garçon qui a perdu son chemin au milieu d'un monde trop cruel. Et pendant tout ce temps qui veut pas finir, le soleil tape fort sur le pauvre petit épagneul que je suis devenu, le museau morveux collé au plancher d'épinette.

Je pourrais retourner à la maison. J'en ai le goût. Mais je veux que papa me voie. Il doit savoir que je sais.

Enfin, il sort du garage en grimaçant dans la lumière. Il a le toupet dans les yeux et le visage en sueur. En m'apercevant, il fige devant la porte, qui reste ouverte. L'instant d'après, il sourit, tout fier, comme s'il venait de réussir un bon coup.

— Ah ! J'ai dû travailler fort, mon Ti-No, qu'il me dit avec sa face toute rayonnante. Changer l'huile d'une Buick, c'est toute une job ! Une chance que Mélanie était là pour me donner un coup de main !

Je me demande pourquoi elle sort pas du garage. Je m'approche de la porte ouverte. À l'intérieur du bâtiment, il fait sombre ; je vois pas Mélanie. Mais je l'entends. Elle essaie de retenir ses pleurs.

Mon père me dit qu'elle est toute triste parce que de l'huile a taché sa jupe.

— C'est de la pe-peine de petite fille, qu'il me chuchote. Ça nous regarde pas. Nous autres, on est des hommes.

Et nous partons, moi derrière lui, vraiment pas pressé de le suivre.

\*\*\*

Sur le trottoir, papa ralentit pour que je marche à côté de lui, comme un ami. Tandis que nous revenons à la

maison, il reprend son petit scénario. Il veut que je sois au diapason si ma mère me questionne.

— Tu sais, Ti-No, il faut pas raconter que j'ai passé un bout de temps avec Mélanie dans le garage. Ta mère, tu la connais, elle a trop d'imagination, elle pourrait se raconter des histoires. Que veux-tu, j'ai dû travailler trop longtemps là-dedans, à soigner la maudite Buick du boss. Et ce cristi de Cusson, il se présente même pas la face ! Tu parles d'un menteur !

Quoi ! ? Mon menteur de père qui invente une excuse en traitant un autre de menteur ? C'en est trop ! Ça sort tout seul :

— Écoute, papa, si ton boss te paye si mal, pourquoi tu continues à travailler pour lui ?

Ma question le surprend. Pour la première fois, je le vois déstabilisé. Et ça me plaît. J'en rajoute une couche, je lui dis que j'ai entendu ma mère poser la question. Et une autre couche :

— Moi, je sais pourquoi tu continues de travailler pour Cusson.

L'étonnement arrête sa marche. Je reviens sur mes pas pour lui grimacer mon mépris :

— La paye de ton boss, c'est Mélanie ?

— Quoi ! ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je vous ai vus : toi les culottes à terre, elle les jambes en l'air.

Il éclate de rire. C'est un peu trop éclatant. Plutôt faux, je pourrais dire. Ça le dérange pas, il passe à l'attaque :

— Et comment t'aurais pu nous surprendre dans cette situation ? T'étais pas là, et personne pouvait nous voir, même pas par la fenêtre. T'as trop d'imagination, mon pauvre Ti-No. T'es ben comme ta mère.

— Vous avez fait ça dans l'atelier, derrière l'étagère des outils. La fille de ton boss était couchée sur le dos au milieu de l'établi. Tu étais déculotté, debout entre ses jambes.

Il reste sans voix, comme déculotté à nouveau. Je lui dis que j'ai vu leur reflet dans le pare-brise de la Buick.

Il prend aussitôt un air de victime, une grimace qui pue l'hypocrisie. Il laisse entendre qu'il a été forcé d'agir contre sa nature. Cette petite vicieuse l'aurait entraîné. Pauvre Fernand Gamache !

Comme ce scénario n'a aucun effet sur moi, il passe vite à une autre approche :

— Bon ! Dans ce cas, je peux plus tenir ça secret. J'aurais préféré garder cette affaire pour moi, pour pas faire de mal à ma famille, mais... puisque tu y tiens ! Il faut que tu comprennes, mon grand Bruno : Cusson peut pas me payer comme il le faudrait. Ces temps-ci, ses finances sont pas bonnes. Alors, voilà : il me donne une partie de mon salaire en nature. La nature de Mélanie, tu comprends. Il faut bien que j'accepte, si je veux garder ma job. Au moins, j'ai l'autre partie de ma paye en argent. C'est pas beaucoup, mais l'économie va mal, les affaires roulent pas, son magasin est sur le bord de la faillite. Au fond, je peux pas trop me plaindre : j'ai assez d'argent pour faire vivre ma famille. Je suis chanceux, moi : j'ai encore une job, j'attends pas un chèque du gouvernement. On est pas dans la rue, nous autres les Gamache. On s'adapte, tu comprends ?

Il renifle un peu. Je le regarde même pas, il me dégoûte trop. C'est vraiment un homme qui peut tout faire, quand il s'agit de mentir. Je voudrais lui donner une volée, mais c'est mon père, je suis bien obligé de l'aimer un peu. Il faut bien que je lui donne une petite chance.

— Écoute, Ti-No : ce qui s'est passé dans le garage, c'est une erreur. Une faute grave, qui doit être pardonnée, donc, complètement effacée. Il faut pas en parler. Surtout pas à ta mère. Ça lui briserait le cœur. Je vas me corriger, je vas lâcher ce crisse de Cusson pour me trouver une autre job. Ça sera une nouvelle vie. On va devenir la famille la plus harmonieuse de tout Drummondville, nous autres les Gamache. Des champions de l'harmonie, qu'on va être, tu vas voir !

— Je vas t'avoir à l'œil, tu peux en être sûr.

— Pas de problème, mon grand Bruno. Mais d'abord tu dois oublier tout ce que tu as cru voir. Des reflets dans un pare-brise de char, c'est pas sûr-sûr, quand même. Penses-tu qu'on te croirait facilement ? Aussi ben garder ça entre nous. Entre hommes, tu comprends. Alors, jure-moi que tu dévoileras jamais notre secret. Ce qui s'est passé dans le garage doit pas sortir du garage.

J'hésite. Je me sens coincé, incapable de l'affronter, craignant de semer un gros malheur. J'ai tout aussi peur de m'enfermer dans un silence étouffant. Enfin, je me dis que je m'en sortirai plus tard, on verra bien comment.

— C'est promis, papa. Je te jure que ton histoire avec Mélanie va rester... dans le garage.

*Montréal, 2016*

Je viens d'apprendre la mort de Fernand Gamache.

Et je revis ce jour de 1993 où à dix ans j'ai perdu mon enfance, mon innocence et mes illusions. Il y a vingt-trois ans, et c'est toujours présent. Ce jour-là, mon père a cessé d'être mon papa. Ce serait désormais Fernand Gamache. Un menteur, un profiteur, un abuseur.

Ma prise de conscience s'est amorcée chez les Cusson, tandis que je l'attendais sur la terrasse en planches d'épinette, à l'endroit même où j'avais découvert Mélanie. J'étais seul avec ce soleil tenace qui me chauffait le crâne et les pensées qui mijotaient dedans. J'étais subitement dépourvu de mon père, et je lui en voulais.

Il était en train de s'agiter dans l'atelier du garage. Il était tout près, et déjà si loin. Il détruisait mon idéal à grands coups de reins entre les jambes d'une fille. Fernand Gamache m'avait abandonné. Il préférait mentir à cette Mélanie. Il lui réservait ses plus belles tromperies.

Le soleil était brûlant, la déception me prenait à la gorge, les illusions entretenues par Fernand Gamache se défaisaient. Son univers de joyeuses faussetés ne servait-il qu'à dissimuler ses échecs? Savait-il qu'il se mentait à lui-même? Il devait sans doute croire à ses menteries, ça l'allumait, c'est ce qui le rendait si attrayant.

À sa femme, à ses enfants, il disait qu'il allait au baseball, au hockey, aux quilles, n'importe où, mais sa famille savait qu'il mentait. N'empêche, il pouvait raconter pendant dix minutes une partie de hockey qu'il n'avait pas vue. Et il y avait toujours des buts fabuleux.

Dans les faits, il se tenait au bar à billard du Club nautique. Il buvait gros, gageait fort, perdait trop. Qui sait?

c'était peut-être parce qu'il flambait beaucoup d'argent au bar que sa paye semblait diminuer.

D'autres hypothèses me taraudaient. Quelques années plus tard, le recul aidant, j'ai revu d'une manière différente les événements qui gravitaient autour de Mélanie Cusson. Cette journée-là, ma mère devait se douter de quelque chose. Mais elle voulait garder ça secret. C'est presque à voix basse qu'elle s'était fâchée contre son mari. Et lui, pourquoi s'était-il isolé dans le salon pour téléphoner à son boss? Que lui avait-il dit, au juste? Pourquoi Cusson s'était-il absenté? Pourquoi passer par sa fille pour lui remettre de l'argent? Quel argent, d'ailleurs?

L'histoire clochait, ça ne tenait pas, il y avait de la menterie là-dedans. Et si mon père avait plutôt téléphoné à Mélanie? Pour s'assurer que le boss et sa femme ne seraient pas à la maison.

Mais ma mère m'a envoyé avec lui, sans doute pour contrecarrer ses plans. Maintenant, je saisis pourquoi mon père ne voulait pas prendre son auto: pour éviter que des voisins sachent qu'il était chez Cusson alors que sa fille était seule à la maison.

Au fait, était-il vraiment possible que Cusson paye mon père en lui offrant les services sexuels de sa propre fille? Une mineure! Cusson n'était tout de même pas dans la misère, avec sa grosse maison et son garage double, et une Buick dedans. Des dettes, d'accord, mais il devait sans doute les régler, sinon il aurait fermé boutique.

Et si mon père payait plutôt la fille de son boss pour la baiser? Il en avait peut-être pris l'habitude. Ça grugeait sa paye. Et la jeune garce en voulait toujours plus. Et Fernand Gamache aussi.

Alors, comme il rapportait moins d'argent à la maison, il disait que le boss le payait mal. À cause d'une certaine crise économique. Pourtant, dans son grand magasin, il y avait toujours des clients.

Enfin. Fernand Gamache était rendu au bout de ses menteries. Une semaine après ce qui s'était passé dans le garage, il nous a annoncé que les affaires allaient mieux. Son boss recommençait à le payer au complet. L'argent rentrait, on pouvait manger de la viande tous les jours, j'ai eu un nouveau vélo usagé, ma sœur a eu droit à un kit de

docteur et ma mère nous donnait moins de claques. Ça ressemblait au bonheur, mais je n'y croyais pas.

À la fin de l'été, Mélanie est allée étudier à Trois-Rivières, dans un collège privé. Quand Cusson a annoncé fièrement à ses neuf employés qu'une fille de boss devait avoir une bonne éducation, il paraît que son homme à tout faire s'est esclaffé.

L'année d'après, mes parents divorçaient. Personne n'a pleuré, tout le monde s'y attendait; même que plusieurs le souhaitaient. Fernand Gamache s'est mis à boire son rhum à plein temps. Il a perdu son emploi, puis ses prestations de chômage, puis son aide sociale. Il a végété un temps au milieu de ses projets avortés. Puis on s'est rendu compte qu'il était disparu de Drummondville, peut-être parti au pays de ses menteries.

Vingt-trois ans après son histoire avec Mélanie, on vient de le retracer à Montréal, suite à son décès au carré Saint-Louis. Il avait l'habitude de traîner sur les trottoirs à quelques rues de chez moi. Qui sait? on s'est peut-être croisés, sans se reconnaître... Au carré Saint-Louis, j'ai su que ses compagnons d'infortune l'appelaient «le champion des combines de cons». Il paraît qu'il racontait des menteries incohérentes, qu'il parlait beaucoup, souvent tout seul. Un itinérant parmi d'autres.

Je n'ai pas été affecté. Pas vraiment. À mes yeux, Fernand Gamache était déjà mort, en 1993, dans le garage du boss.

Pourtant, parfois, comme aujourd'hui, je le rejoins en pensée dans l'une de ses menteries. Toujours la même. Je revis cette journée chez Cusson où il m'a trahi, moi et mes rêves, et Mélanie avant tout.

Mélanie... Pourquoi avait-elle pleuré dans le garage? Quelle était la véritable nature de ses relations avec Fernand Gamache? Comment en étaient-ils arrivés là? Était-elle manipulée? Par son père? Ou par mon père? Et si c'était plutôt elle qui manipulait les deux?

Inutile de retracer Mélanie Cusson pour la questionner. Pourquoi me raconterait-elle ce qui s'est passé? Comment pourrais-je savoir si c'est la vérité? Elle aussi, comme Fernand, dirait que c'est son secret, qui doit rester dans le garage.

Et la vérité essentielle de Fernand Gamache, au fond, était-elle dans ses histoires inventées? Ses menteries étaient-elles sa manière d'aimer son monde, en le réinventant, pour le rendre plus intéressant? J'aimerais le croire...

Et ma vérité à moi, longtemps secrète, passe-t-elle par cette journée de 1993 où papa est mort dans mon cœur? Cette journée où, d'un coup, j'ai cessé d'être un enfant. Quand mon père a obtenu mon silence pour faire de moi le complice passif de son méfait.

— Non, papa, je ne te trahis pas. Comme tu es mort, ça ne peut plus être notre secret à tous les deux, et ce n'est pas le mien à moi tout seul. De toute façon, comment dévoiler ce que j'ignore toujours?

Suis-je condamné à revivre cette journée? Pourtant, je voudrais retrouver l'innocence de mes dix ans. Mais j'en sais trop. Mon regard d'adulte, amer, et la rancœur, sans doute, teintent mes souvenirs. Enfin, si je veux me libérer tout à fait, je dois l'avouer :

— Papa, je t'aimais tellement, avant d'avoir dix ans, quand tes menteries me faisaient rêver. Quand tu étais un homme qui pouvait tout faire...